



Kim, redevenir chasseur-cueilleur

Kim Pasche a 35 ans. Il évoque, un très léger accent suisse dans la voix, son choix radical depuis 12 ans : vivre huit mois par an comme un chasseur-cueilleur. Archéologue expérimental, il tente de se « ré-ensauvager » à travers la chasse, la collecte et la construction de son habitat. C'est une quête pour instaurer un dialogue avec la nature et retrouver nos racines. Sa femme et sa petite fille de six mois vivent surtout entre Paris et Bruxelles. Il les voit quelques mois par an.

Lorsqu'il rejoint le monde moderne, Kim parcourt l'Europe pour transmettre ses apprentissages. Entre un avion et un train, il donne des stages qu'il présente sur son site web, participe à un documentaire sur son mode de vie, écrit un livre sur les gestes premiers ou construit des programmes scolaires avec les autochtones canadiens. Il ne conçoit pas sa quête de manière égoïste.

 kipm

 kjim

Qui êtes-vous ?

J'ai 35 ans. Je suis né à Moudon, au nord de Lausanne.. Assez vite, par le biais de ma formation en archéologie, je me suis spécialisé sur la préhistoire. Ça m'a conduit à passer de plus en plus de temps, puis à en faire mon lieu de vie principal, au Yukon, une province nord du Canada, à côté de l'Alaska. On va dire que je suis un citadin qui essaie de se ré-ensauvager. C'est voir dans quelle mesure il est possible de réintégrer une vie de chasseur cueilleur. Ça fait 12 ans que j'y travaille. Ce que je cherche à faire est un processus actif qui ne doit pas être violent. Je m'ensauvage, mais je ne suis pas encore sauvage. De temps en temps, un plat de pâtes ça me manque. C'est un compromis, je prends des éléments modernes et j'essaie de m'en départir.

 kkim

Est-ce que vous avez une famille ?

J'ai eu pendant beaucoup d'années une relation avec ma compagne sans que l'on vive ensemble. On se voyait deux mois par an, mais on a une fille de six mois maintenant. Ma femme est venue au Yukon quatre mois cette année : fin d'été, automne, début de l'hiver. Sinon, elle continue à avoir une vie entre Paris et Bruxelles. Elle est costumière. Sachant qu'elle est à moitié lapone d'origine, elle a un pied sauvage quand même. Ce qui lui permet de venir facilement vivre mon mode de vie au Yukon, mais elle n'y aspire pas au point de rester plus que quelques semaines par an.

Comment se déroule une année classique ?

J'ai une vie en deux temps. Sur une année, je vis 8 à 10 mois dans la nature, sur une concession de 4500 km² que j'ai au Yukon. Tous les déplacements se font à pied, raquettes, ski, chiens de traîneau, et de temps en temps, en motoneige. C'est le lieu de mon travail, où j'expérimente un mode de vie alternatif.

Dans un deuxième temps, c'est complètement l'opposé. Je prends plein de fois l'avion, je vais partout. Par exemple, je suis sorti de ma forêt début janvier. Je prends un avion pour aller en Colombie où je travaille avec des autochtones. Puis, je suis revenu en Europe pour quelques mois : Espagne, France, Suisse, etc... Je suis hyper-véhiculé.

Au Yukon, comment vous approvisionnez-vous ? Comment habitez-vous ce lieu ?

J'ai une piste d'atterrissage d'un kilomètre de long (rires). C'est à l'échelle canadienne, le Yukon est un territoire de la taille de l'Espagne avec seulement 32 000 habitants. En général, j'arrive en avion avec des

éléments de base. Je m'approvisionne en nourriture environ avec un tiers de ce que j'amène et deux tiers de ce que j'importe.

Il y a une cabane sur ce terrain. C'est mon SAS, la zone tampon entre le monde sauvage et le monde moderne. J'y stocke des éléments de survie. J'ai une génératrice, un téléphone satellite pour communiquer, des médicaments. A plusieurs jours de marche, j'ai un camp, puis d'autres qui sont en mode préhistorique. Quand j'y vais, je me dévêtis des trois-quarts de ce qui est moderne. Chaque année, j'en enlève un peu plus. Par exemple, j'avais un sac à dos acheté chez Décathlon. Quand j'ai été en mesure de le remplacer par un sac que j'ai fait en peau, je l'ai fait. La même chose avec ma hache, mon couteau, etc...

Comment faites-vous ?

Au début, j'ai eu cette idée de « réensauvagement ». Je me suis rendu compte que si on remplaçait un objet par un autre, on ne jouait que sur la forme. Si on ne travaille pas sur la fonction, on se plante. Vouloir remplacer le sac de couchage moderne par un sac de couchage primitif est terriblement naïf. Il faut penser à ce qu'est dormir. Picasso disait « le plus dur, c'est de désapprendre ». C'est vrai car il faut désapprendre l'objet, il faut désapprendre sa fonction, l'idée que l'on s'en fait, la représentation que l'on s'en fait.

Comment se déroule une journée type ?

Il n'y a pas un jour qui se ressemble. Pendant une semaine, je ne vais faire que pêcher du saumon. Pendant trois semaines, je vais courir après les caribous pour essayer d'en attraper un. J'arrive à telle montagne, je vois qu'ils sont de l'autre côté. C'est un jeu du chat et de la souris. Après, il y a des moments l'hiver où il n'y a pas grand-chose à faire. Je travaille mes fourrures ou je fais mes flèches. Il y a du temps libre. Alors que l'été, il faut se dépêcher de faire ceci ou cela.

 maboul

 D'ailleurs, je préfère dire que je suis chasseur-collecteur car l'on ne fait pas que cueillir. Si on pense que la nature est une ressource, on va se planter. Ça demande une compréhension de l'environnement et des saisons. Récolter des plantes sauvages, c'est pendant la saison verte qui est très courte au Yukon. Il y a des moments et des lieux précis pour la chasse et la pêche. Des oiseaux migrateurs vont faire des œufs par exemple. Mais sur un territoire aussi grand que le Valais ou la Creuse, il faut savoir où aller. Ça met du temps, parfois ça peut-être une semaine de marche. Il faut être conscient de ce qui se passe autour de soi.

Vous vous déplacez à quelle fréquence ?

Le déplacement est quelque chose de régulier, je visite chaque lieu environ une fois par an. Je m'y investis pour un moment, puis ensuite je travaille en étoile autour. Ce lieu devient mon domicile pour un ou deux mois et je fais des excursions de trois jours en montagne pour aller chercher un caribou très mobile par exemple. C'est comme plein de résidences secondaires.

 neige

Est-ce que vous stockez votre alimentation ?

Je chasse l'élan à l'arc, parfois seul, parfois en groupe avec les amérindiens avec qui je travaille. J'ai un fusil de secours. Tuer un élan, c'est avoir 300 kg de viande. Je le stocke dans une cache en haut des arbres parce qu'il y a des grizzlis. L'hiver, je reviens le chercher parce qu'on chasse en octobre, pas forcément dans les zones où l'on passe l'hiver. On voyagera plus facilement en raquettes et en skis pour le tirer en traîneau. L'été, il faut tout porter à dos. Il y a toute une gestion de ce territoire.

Comment se passe le partage du territoire avec les locaux ?

Je suis sur un territoire amérindien, mais il n'y a personne. Les autochtones, les premières nations, ont été forcées à la sédentarité. Le village lié à ce territoire est à 200 km. Techniquement, c'est compliqué d'aller aussi loin. Par contre, j'essaie de profiter de l'opportunité logistique que j'ai pour recréer des moments de travail sur cette zone avec les autochtones pour les aider à maintenir leur mode de vie.

 indig

<div class="logo logo-mobile">

Désactivé

Visuel

